
LE CARROSSE

NUMÉRO 2 ~ DÉCEMBRE 2004 - JANVIER 2005

Arnaud Desvignes	Fluides - Poème composite	page 2
Françoise Guérin	Pleine lune	page 8
Régine Balaton	Athémisme	page 14
Antoine Bargel	Le jardin de Prague	page 15

FLUIDES

Poème composite

par

Arnaud Desvignes

1

HIVER L'INÉLUCTABLE

L'épouvante assise
Enduit ses seins lourds
De sueur

Verdeur des débris
L'abri-bus s'écroule
Dans le lac

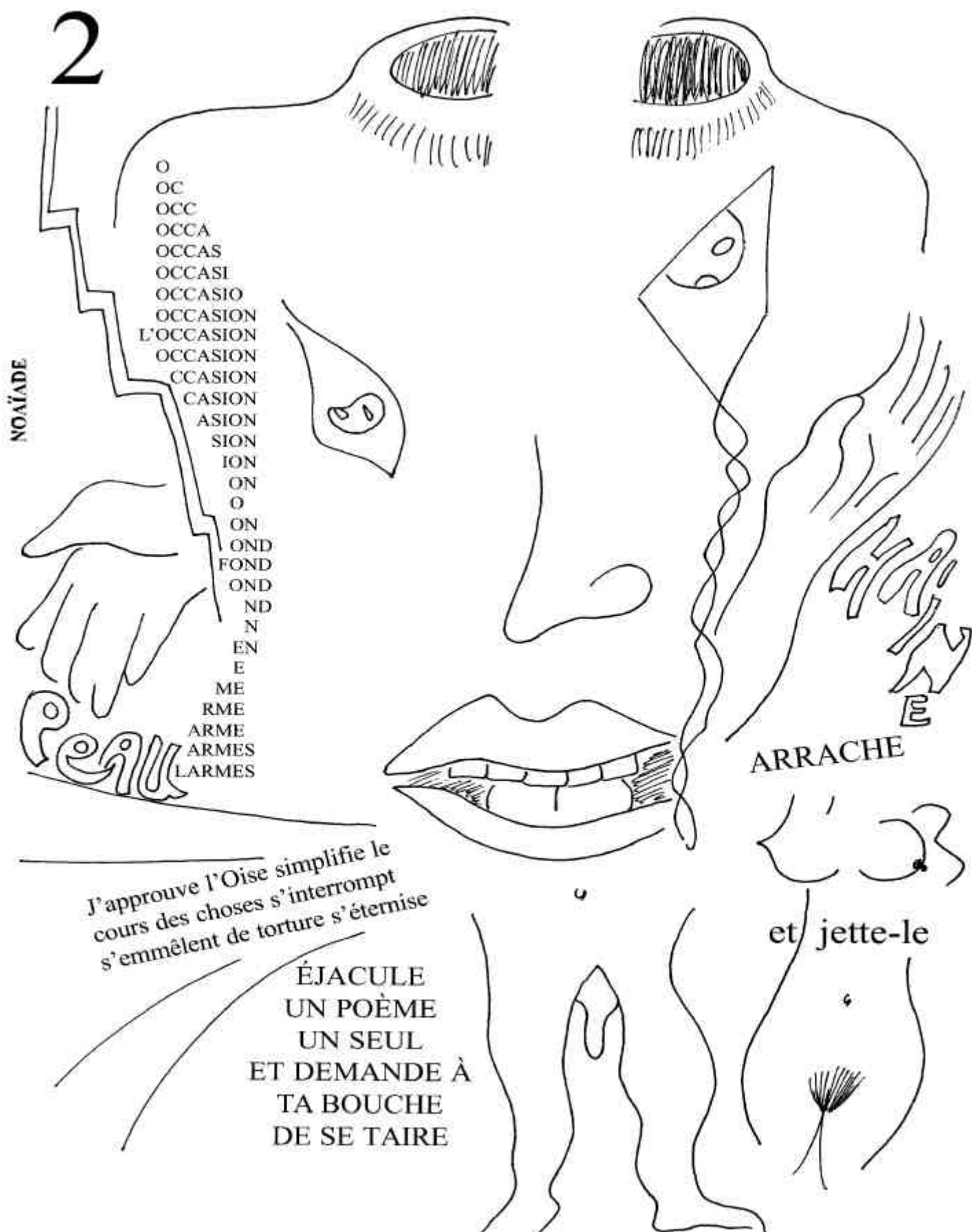
Des coureurs s'étonnent
Du muet l'angoisse
S'arc-boutait

L'air a perdu pied

C'est la faute à personne si la forêt éternue et promène l'Afrique dans mes bras
Couleurs des prophètes qui disparaissent sous le gris, le noir, le blanc
Au secours s'écrie le perroquet l'esquive s'éloigne vers la guerre
J'irai porter mes fringues à brûler et redeviendrai un objet de culte
Les muscles nus palpitant dans l'arène rugissant de douleur bien sapée
Le coq éternue et le ciel est bouché des cheveux de ma mère
Enfin le rideau brûle sur la scène cadavérique, les acteurs prenant leur chair pour l'or des Conquistadores

J'apprivoise la machine meurt d'amour n'est plus rien que le jour baisse à peine fait mal s'étend à l'ouest rougeois
sa Gloire a tout emporté s'éteint dans la cheminée fume les cendres volètent au-dessus du torrent se tarit les
ongles s'aiguisent sur la meule broie des couleurs pâlisent d'orgueil de vanité s'étend consume l'énergie faiblit
la douleur s'octroie le seul plaisir virtualise les désirs s'épanouissent dans l'irréel est présent s'amplifie face à
l'image dirige pleure l'humanité râle la peur est là.

L'épave à la lèvre se ferme



3

PARADE LA LUMIÈRE

Choses mouvement mange l'espace étouffe le cri l'engloutit

Choses inertie s'effacent dans le bruit du mouvement envahit qui meurt de ne plus bouger inéluctable avancée
aux relents de destin

Choses fossiles font se souvenir le mort de la vie parlent sans bouche ouvre la voie offre l'écart

Il faut que j'arrive à me taire pour entendre ta voix

Avec tact mobilise la main pose son corps s'approche le temps relie ton geste dirige vers mon corps attire et crée
l'attente ton corps s'emploie à parler à l'amour la franchise, c'est physique.

Aimant des êtres
Pierre des choses

A fleur de peau
Frémissement
Accord d'orchestre

Heurtent les choses
Les délimitent
Rendant possible

Le devenir

S'accroche la main à un pieux se perce transperce la paume de sang coule rend sur son corps la vie palpite de
mouvement pénètre le pieux devient la main.

4



5

Collection de gobelets
Inutile sans l'eau

La corne des doigts
Empêche les sons

De monter à l'air

Couche couche des choses
Coupe le robinet
De la source à la bouche
Parole ne va plus

De l'amour à l'aimé

Les deux récepteurs sont branchés les lampes au même courant
s'allument passent la nuit leur temps se compte remplit le ciel
comme l'or se tait brille en réalité la lumière s'éteint sans
mouvement s'immobilise meurt.

Ta parole, mouvement du corps vers le mien

Pleine lune

Françoise Guérin

Vous pensiez, en devenant adulte, vous affranchir pour toujours des terreurs nocturnes irrationnelles et des cauchemars de votre petite enfance, n'est-ce pas ? Je le croyais également. Je m'efforçais de le croire. Je me disais que j'étais un homme raisonnable, débarrassé des superstitions et des chimères, que j'avais pris mon destin en mains et que rien ne pouvait m'ébranler, à présent. Mon métier me procurait une assise sociale ferme et des certitudes rassurantes, mon passé me laissait tranquille et j'avais presque réussi à apprivoiser la nuit. Certes, je dormais peu mais j'étais parvenu à me convaincre que mes besoins de sommeil étaient insignifiants et je m'abrutissais de lecture avant de sombrer corps et âme, dans un évitement soigneux des pensées tortueuses que les ténèbres faisaient naître en moi.

C'était avant de la revoir. Avant de savoir...
Mais laissez-moi vous raconter.

Lorsque nous étions enfants, nous habitions une cité ouvrière, adossée à la faïencerie Wollbach. C'était une vaste usine cernée de hauts murs gris. Nous n'y pénétrions qu'une fois par an, pour la Saint Nicolas des enfants du personnel mais nous vivions, je crois, dans un curieux sentiment d'appartenance à cette manufacture qui, dans ses années fastes, avait fait construire la Cité Wollbach pour loger ses employés. Une telle munificence ne manquait pas de nous étonner, nous, les enfants, et nous regardions l'ombre énigmatique à la toiture en épis avec la gratitude et le respect dus à un ancêtre vénérable et altruiste. Nous nous sentions tous de la même famille, puisque partageant le même aïeul et, de fait, nous vivions dans ce quartier comme si nous étions tous cousins. D'ailleurs, à l'école, où nous emmenait chaque matin le car de l'usine, nous étions des Wollbach. Cela créait, entre nous, des solidarités fabuleuses que nous enviaient nos camarades de classe.

Nos maisons étaient toutes semblables, des bâtiments mitoyens rectangulaires aux toits pentus, partagés par le milieu en deux logements séparés, et plantés dans des jardins minuscules entourés de barrières blanches. Rien ne les aurait distinguées, aux yeux d'un étranger, hormis l'agencement des jardins où chacun rivalisait d'ingéniosité pour faire pousser ce qui nous semblait bien être des

attributs du paradis. Moyennant quoi, chaque locataire possédait son mirabellier, sa glycine et son chèvrefeuille. Des pergolas de fortune supportaient des treilles lourdes de fruits acides, généralement immangeables mais dont les feuilles dispensaient une ombre généreuse. Des rosiers fous grimpaient à l'assaut des tonnelles. Nous nous sentions privilégiés, parce qu'au premier rayon de soleil, nous sortions, par la fenêtre, la table de la cuisine et les quatre chaises à barreaux et nous nous installions sous la treille. Nous entendions qu'on faisait de même, dans les maisons voisines. La vaisselle tintait, les guêpes bourdonnaient, les balançoires grinçaient sous les portiques. De temps à autres, des têtes apparaissaient, au dessus des haies.

- Champagne, Arthur ? C'est l'anniversaire de la petite ! disait Jonas, notre voisin.

Mon père tendait son verre, par-dessus les thuyas.

- Pas trop, juste un fond ! Quel âge ça lui fait, à ta petite Lise ?

Nous accourions pour tremper nos lèvres et ma mère nous chassait en brandissant un martinet qui n'avait jamais fouetté que du vent. Mon père prenait l'air connaisseur. - C'est du brut ! Il attaque bien en bouche... et il restait à discuter une heure ou deux, le nez dans les branchages odorants, tandis que nous filions jouer. Nous étions toute une bande de gosses qui circulations d'un jardin à l'autre et étendions notre terrain de jeu jusque dans la rue déserte. Nos parents travaillaient tous à l'usine, au bout de la rue, et les rares véhicules, ceux des contremaîtres, dormaient onze mois sur douze dans les remises, au fond des jardins. Matin et soir, le ramassage scolaire sillonnait d'autres rues identiques à la nôtre, toute une Cité tracée à l'équerre, uniforme et immuable. Pourtant, notre rue avait quelque chose de particulier, quelque chose qui la rendait différente aux yeux de tous. Car dans cette rue vivait un loup-garou.

Au début, nous fûmes peu nombreux à connaître la vérité. Il faut dire que lorsqu'on abrite chez soi un loup-garou, on ne le crie pas sur tous les toits. Notre famille fut très tôt dans la confiance car le loup-garou était notre voisin. Pour être plus précis, il habitait dans le logement mitoyen du nôtre, et sa chambre n'était séparée de la mienne que par une mince cloison de briques. Ce loup-garou s'appelait Witold et travaillait, avec mon père, à la cuisson. Ils étaient entrés tous deux comme apprentis et ne s'étaient plus quittés. Witold était un grand gars, très blond, venu enfant de Lituanie. Il en avait conservé des pommettes saillantes et des yeux très bleus sous ses sourcils pâles. C'était un homme robuste et d'humeur joyeuse qui soignait son jardin comme personne. Le dimanche, tandis que ma mère nous traînait au temple, il emmenait mon père faire de longues virées à vélo d'où ils revenaient, couverts de

sueur, les sacoches pleines de fruit chapardés ou de ces petits vins blancs qu'on ne trouvait jamais à l'épicerie. Ma mère nous interdisait de toucher à ces fruits mal acquis et les houspillait.

- Vous n'avez pas honte ? disait-elle en s'approchant pour les renifler. Oh, mais vous sentez le vin ! Quel exemple pour les enfants ! Jacques et Samuel ! Filez dans vos chambres !

- Il fallait bien le goûter, Emilie... disait mon père, confus, en mettant pied à terre.

Il souriait timidement et ma mère fondait.

- Vous avez l'air fins, avec vos pinces à vélo ! se moquait-elle gentiment.

Witold et mon père se regardaient et éclataient de rire. Nous tournions autour d'eux, avides de découvrir les trésors qu'ils rapportaient. Clara, la femme de Witold se mettait à la fenêtre et Melka sortait à son tour. Melka avait mon âge mais mesurait bien une tête de plus. Elle avait le visage gracieux de sa mère éclairé par des yeux immenses, plus pâles encore que ceux de son père. Sa longue natte blonde sautillait autour d'elle tandis que nous partagions les mêmes jeux, mon petit frère Samuel sur les talons.

Je me souviens très bien du jour où j'entendis, pour la première fois, parler des loups-garous. C'était un dimanche de fin d'été et nous étions partis, tous ensemble, déjeuner sur l'herbe, au bord d'un bras de rivière. Il y avait notre famille ainsi que Witold, Clara et leur fille. Melka et moi avions emporté nos cannes à pêche. Nous devions avoir sept ou huit ans et Samuel à peine deux ans. Melka était beaucoup plus habile que moi, à la pêche. Elle excellait dans l'art d'accrocher les asticots à l'hameçon de façon à ce qu'ils se tortillent juste sous le nez des poissons. Je la laissais faire car la torture infligée à ces invertébrés heurtait ma sensibilité. Pour ma part, je me chargeais de démêler les nœuds et les lignes accrochées aux branches, ce qui ne manquait jamais de se produire, lorsque Samuel rôdait autour de nous. Installées sous les arbres, nos mères respectives tenaient d'interminables conciliabules. A quelques mètres de nous, juché dans un prunier sauvage, Witold, incorrigible, bombardait mon père de mirabelles à peine mûres. Il faisait semblant de tomber à chaque instant pour mieux se rattraper à la branche suivante et j'entendais mon père s'esclaffer sous une pluie de fruits, aux frasques de son ami. De temps à autres, ils entonnaient de leurs voix graves, des couplets grivois entrecoupés de rires et nos mères protestaient faiblement pour épargner nos chastes oreilles.

L'heure du repas approchait et j'étais toujours bredouille. Melka, assise au bout du ponton, les jambes dans le vide, regardait, au loin, le bouchon rouge et blanc

sursauter sur les rides qui plissaient la surface de l'eau. Parfois, le petit cylindre de liège s'enfonçait, ressortait et la ligne tremblait. Je voyais le visage de Melka se tendre, sa bouche s'arrondir et les jointures de ses doigts blanchir sur la canne de bambou. J'étais moi-même un piètre pêcheur, sans doute parce que mes yeux, déjà, s'égarèrent sur Melka. Je me laissais, à chaque instant, hypnotiser par la lumière pâle qui scintillait dans sa natte et faisait paraître rosée la peau tendre, à la racine de son cou, là où ses cheveux, aériens comme un duvet, frissonnaient. Tous les poissons des alentours auraient pu, en toute impunité, danser la polka autour de mon hameçon, je ne leur aurais prêté qu'une attention médiocre. Je me mouvais dans un bonheur léger sans me douter que cette insouciance allait bientôt prendre fin. En effet, un rugissement terrible s'éleva soudain du prunier où Witold était monté. Nous nous retournâmes d'un seul mouvement et le vîmes sauter de l'arbre avec agilité et foncer dans notre direction. Il me bouscula, au passage, et se jeta dans la rivière. De l'eau jusqu'aux cuisses, il s'avança en hurlant vers une forme blanche qui flottait à quelques mètres du bord. Figés d'horreur, nous le vîmes prendre entre ses bras le corps tout mou de Samuel et, haletant, trempé, le ramener jusqu'à la rive. Ma mère poussa un cri strident et accourut tandis qu'il déposait mon frère sur l'herbe et s'agenouillait près de lui. Elle voulut s'approcher mais il la repoussa rudement et se pencha sur lui. La terreur m'avait saisi et une idée enfantine me traversa l'esprit : Si je bougeais, ne serait-ce qu'un cil, Samuel mourrait. Mon père avait-il eu cette même pensée magique ? Il restait debout, à quelque pas, comme frappé de stupeur, tandis que les mains tremblantes de Witold déshabillaient mon frère. Sa peau était marbrée et ses paupières bleutées. Ma mère et Clara hurlèrent.

- Taisez-vous, cria Witold. Son cœur bat.

Les yeux écarquillés, je le vis gifler avec violence le petit corps inconscient puis lui faire faire une curieuse gymnastique en lui repliant brutalement les jambes sur le ventre avant de le rouler sur le côté. Le corps soudain agité de spasmes, Samuel se mit à cracher, tousser puis vomir avant de s'affaïsser sur le ventre où il resta à sangloter, le nez dans l'herbe. Sortant de leur stupeur, mes parents se précipitèrent mais Witold se dressa, le regard flamboyant.

- N'approchez pas, rugit-il et son visage était si impressionnant que ma mère recula.

- Sam ! dit mon père en s'agenouillant, ignorant la menace, mais avec une rage soudaine, Witold le saisit par les cheveux et l'écarta férocement.

- Witold ! supplia Clara. Laisse-le ! Calme-toi !

Elle ne fit aucun geste, cependant, et, devant mes parents déconcertés, Witold saisit Samuel dans ses bras et

le serra contre lui.

- Donne-le moi... tenta ma mère en s'approchant prudemment.

Mon frère lui tendit les bras, par-dessus l'épaule de Witold mais ce dernier s'écarta en hurlant et les pleurs de Sam redoublèrent.

- Eloignez-vous ! Partez ! Allez-vous en ! Vous l'avez laissé se noyer sans un geste. Vous n'êtes pas dignes de lui !

Un silence étrange suivit cette déclaration insensée et nous laissâmes Witold arpenter la rive en serrant le corps de l'enfant contre lui. Il marmonnait, pleurait, riait, l'embrassait, frottait son petit dos. Terrifié, je regardais cet homme perdre pied et se laisser submerger par une douleur immémoriale. Au bout d'un temps qui me parut très long, Clara fit quelques pas. Elle était livide mais me parut incarner la solidité même tandis qu'elle s'approchait, minuscule et frêle, de son mari déchaîné.

- Calme toi, Witold, intima-t-elle d'une voix sourde. C'est Samuel. C'est seulement Samuel !

Il parut égaré et je redoutai, à cet instant, un nouvel accès de violence mais il n'en fut rien. Il regarda Clara, comme s'il ne la voyait pas. De sa voix tranquille et douce, elle murmurait des paroles que j'étais trop loin pour entendre. Après quelques minutes, il hocha la tête, embrassa Samuel sur ses cheveux mouillés et marcha d'un pas lent jusqu'à mon père.

- Arthur... dit-il mais ses mots se perdirent dans un rictus atroce.

Mon père, muet, recueillit dans ses bras son fils qui ne pleurait plus mais tremblait de froid. Ma mère ramassa en hâte la couverture étendue sur l'herbe et l'enroula dedans. Alors, tandis que mon frère se lovait dans les bras maternels et que le calme revenait, nous vîmes avec effroi que Melka, assise au bout du ponton, n'avait cessé de pêcher.

Des heures troublées qui suivirent ces instants dramatiques, il me reste des bribes de souvenirs. D'abord, il y avait cette sensation d'être de trop, alors que mes parents entouraient Samuel de leurs bras et le câlinaient. De vilaines pensées me traversaient qui me laissaient misérable et honteux. Puis il y avait le visage de Clara, ses yeux inquiets fixés sur Witold. Ce dernier, une fois calmé, était retourné dans le prunier, sans un mot. Enfin, il y avait Melka, ses mains crispées sur sa canne, son regard indifférent. Mon frère, une fois réchauffé, s'endormit et Clara proposa que nous rentrions nous reposer, mais ma mère insista pour que nous mangions notre pique-nique. Un verre de ce vin blanc qui refroidissait dans l'épuisette nous ferait le plus grand bien, précisa-t-elle en débaltant nos victuailles. Je n'avais pas faim mais mon père partit chercher Witold. Melka plia sa canne à regret et nous nous

assîmes en rond. Mon père nous rejoignit, tenant son ami par l'épaule. Le repas fut morne. Nous évitions de nous regarder. Samuel avait trouvé son pouce et le suçotait bruyamment dans son sommeil. C'est au moment de goûter les prunes aigrettes que Witold nous fit la plus extraordinaire des confidences.

- Je viens, dit-il sans préambule, d'une région infestée de loups-garous.

Mon père haussa les sourcils et Clara intervint.

- Witold...

- Je dois leur dire, Clara, l'interrompt doucement Witold. C'est mieux, tu comprends ?

- Tu... Les enfants...

- Jacques et Melka aussi doivent savoir.

Et il nous raconta l'histoire de ces hommes, paysans, chasseurs, bûcherons ou simples gamins imprudents qui, pour s'être laissés approcher, une nuit de pleine lune, par un loup-garou, avaient été mordus par l'animal en furie et étaient, à leur tour, devenus lycanthropes.

- Lycanthropes, répétai-je rêveur, séduit par l'esthétique du mot. Et ils ont le pouvoir...

- Ce n'est pas un pouvoir, gronda Witold en me jetant un regard glacial. C'est une malédiction !

Il ne nous fit grâce d'aucun détail. Les malheureux mordus subissaient à chaque pleine lune cette transformation radicale de tout leur être qui les rendait plus dangereux que des bêtes. Leurs forces décuplées, leur rage sans égale ne poursuivaient plus qu'un but : Mordre. Mordre à leur tour pour assouvir la soif de sang, pour extirper la haine brutale qui les habitait. Certains, à l'approche des pleines lunes, s'enfuyaient dans les bois ou se terraient dans des grottes pendant qu'un peu de lucidité leur permettait de s'éloigner des leurs, mais, une fois la transformation subie, ils n'avaient plus aucun souvenir de leurs tentatives pour épargner leurs amis, leurs compagnes et leurs enfants et ils revenaient rôder autour du village, à l'affût du sang chaud. Dans certaines contrées, on érigeait de solides palissades surmontées de pieux pointus sur lesquels les loups-garous s'empalaient lorsqu'ils s'approchaient trop des villages. Dans les hameaux isolés, les paysans les enfermaient dans des caves où ils hurlaient des nuits entières, quand ils n'étaient pas sacrifiés à la paix du village. J'écoutais, terrifié et fasciné à la fois par sa voix mystérieuse et grave. Je me représentais la métamorphose en me demandant ce que ces êtres pouvaient alors ressentir.

- C'est un moment très difficile, dit Witold en me fixant dans les yeux comme s'il avait lu dans mes pensées. Car c'est une grande souffrance, pour l'homme, de sentir l'animal grandir en lui et prendre le dessus. Le hurlement du loup-garou, c'est l'expression du désespoir qui le saisit

lorsque sa vie lui échappe, lorsque les instincts les plus vils le transforment en bête et détruisent sans merci l'humanité qui est en lui.

Ma mère rit nerveusement et le regretta aussitôt. La main de Clara se posa sur son bras. Depuis le début, elle regardait son mari avec appréhension. Ma mère blêmit.

- Non, Witold... dit-elle dans un souffle.

Witold croisa son regard puis leva les yeux au ciel, comme pour endiguer les larmes qui luisaient à la naissance de ses cils transparents. Je frissonnai.

- Je suis un loup-garou, dit-il lentement, les lèvres tremblantes. J'en suis un...

Clara soupira et se leva.

- Il est temps de rentrer, suggéra-t-elle pour chasser la gêne qui s'était emparée de nous. Melka ! Aide-moi à rassembler nos affaires !

Je sursautai. Tout à mon étonnement, j'avais oublié mon amie. Elle regardait son père, le visage froid et le regard lointain et, pour la première fois, elle me fit peur.

La vie changea considérablement, après l'affreuse révélation de Witold. Nos deux familles continuèrent d'être proches mais ma mère regardait notre ami avec méfiance et, moi-même, j'évitais de l'approcher, comme si, au moindre contact, j'allais me transformer, moi aussi, en bête féroce. Mon père lui parlait différemment, avec une certaine déférence, ou bien était-ce de la crainte ? Seul, Samuel n'avait pas changé d'attitude. Il était trop petit pour comprendre et escaladait ses genoux pendant les longues parties de belote qui se déroulaient dans notre cuisine. Witold, attendri, le laissait tenir ses cartes.

Je ne sus jamais comment, ni par qui Witold avait été mordu mais j'appris bientôt à reconnaître les prodromes précédant les pleines lunes, avec leurs périodes d'abattement entrecoupées d'excitation anxieuse. Witold, alors, n'était plus le même. Il devenait irritable et triste, il ne tenait plus en place. Impuissants, nous le regardions s'agiter. Invariablement, il finissait par s'enfermer dans sa chambre sous les toits et j'entendais, à travers la cloison, des gémissements déchirants et des coups sourds, comme le bruit d'un corps qui se jette contre les murs. Cela me terrifiait et j'en venais à redouter la tombée de la nuit. J'avais déjà entendu ces bruits auparavant, mais sans parvenir à leur donner un sens. A présent, à chaque nouvelle crise, Melka surgissait dans la maison, son baluchon et son cartable à la main.

- C'est la pleine lune, disait-elle simplement et ma mère ajoutait une assiette pendant que mon père déplaçait un matelas supplémentaire dans ma chambre. Je m'étais

habitué à cette attitude tranquille que j'avais prise, à tort, pour de l'indifférence. Indifférente, Melka ne l'était pas. Assise en tailleur sur mon lit, dans sa robe de chambre rose, les dents serrées, elle écoutait, des nuits entières, geindre le loup-garou. Installé près d'elle, je tenais sa main, en signe d'amitié mais ma solidarité ne m'empêchait pas de m'assoupir. Alors, dans mes rêves, inmanquablement, la mince cloison de briques explosait sous les coups de Witold et une bête monstrueuse au regard blafard surgissait dans ma chambre pour m'entraîner dans sa folie. Lorsque je m'éveillais, penaud, c'était pour retrouver mon amie figée dans la même position.

Clara ne se réfugiait jamais chez nous. Elle venait chercher Melka, une fois la crise terminée.

- Je ne prends pas de risque, répondit-elle un jour à mon père qui s'inquiétait. Il ne me touchera pas.

Mais, de temps en temps, son visage portait des marques suspectes.

- C'en est trop ! gronda mon père, le jour où elle se présenta avec une lèvre tuméfiée. Je vais...

Clara lui imposa le silence. On avait découvert un nouveau traitement, disait-elle, il fallait être patient, tout irait mieux, bientôt. Et Witold devait conserver son travail.

Les pleines lunes se multiplièrent, cependant, au mépris de tout calendrier. Mon père balaya mes objections en suggérant que Witold pouvait être influencé par d'autres pleines lunes, celles de Lituanie, par exemple. Je n'avais pas les moyens de vérifier et ne demandais qu'à le croire. Melka était si souvent chez nous qu'elle était comme une sœur. Entre deux crises, Witold retournait travailler avec mon père mais sa santé se dégradait. Il restait pâle, ses gestes étaient lents et précieux comme ceux d'un homme épuisé et il conservait un port de tête raide. Mon père s'efforçait de le faire rire mais leurs balades dominicales devenaient de plus en plus courtes. Ils ne maraudaient plus. Le jardin était à l'abandon. Terminées, les parties de cartes des dimanches après-midi. Witold faisait de longues siestes dont il émergeait, hagard, à la tombée du jour, la bouche marquée d'un pli amer. L'ombre était dans ses yeux et ne le quittait plus. Mon père errait comme une âme en peine tandis que Clara restait discuter avec nous. C'est ainsi que nous reparlâmes, un dimanche, de l'attitude inquiétante de son mari, lors du sauvetage de mon frère. Depuis qu'ils se connaissaient, elle ne l'avait guère vu passer de nuit sans qu'un cauchemar affreux ne visite son sommeil. Il voyait, en rêve, flotter le corps d'un enfant inconnu sur les eaux troubles d'une rivière mais, malgré ses efforts, il ne pouvait l'atteindre. Une voix cruelle proférait des menaces

et répétait : «Vous n'êtes pas dignes de lui !» Il se réveillait, terrifié et en nage, et pleurait comme un môme.
- Au moins, conclut mon père, il a réussi à sauver Sam...

J'ignore comment les gosses du quartier apprirent la vérité sur Witold mais je jure n'avoir jamais trahi son secret. Ses hurlements nocturnes avaient-ils attiré l'attention ? Bientôt, mon ami Henri me demanda conseil sur la meilleure façon d'observer la métamorphose du loup-garou, puis Lise et Richard drainèrent une large bande de copains impatients de voir de leurs yeux la créature. Ils consultaient le calendrier des Postes où les lunes étaient dessinées, à n'en pas douter, afin de se prémunir contre les mauvaises rencontres. Ils échafaudaient des plans pour capturer Witold et l'enfermer dans une cage afin qu'il se transforme sous nos yeux ébahis. Milos, dont le père possédait un appareil, projetait de faire fortune en vendant un reportage photographique de Witold hurlant à la lune. Seule, mon amitié pour Melka me retenait de me livrer aux mêmes spéculations, car, en moi-même, je restais intrigué plus qu'ému par les cris de souffrance que j'entendais depuis ma chambre. Je n'avais jamais vu la métamorphose de Witold. L'heure venue, il s'enfermait dans la chambre mansardée, volets clos. Sur ces volets, d'ailleurs, les gamins du quartier jetèrent, nuits après nuits tant de pierres que la peinture s'en détachait en grands lambeaux. Ils se cachaient derrière les haies, le cœur battant, dans l'espoir d'apercevoir la bête. Jamais, bien sûr, Witold n'accéda à leur désir en venant se montrer à la fenêtre sous son aspect terrifiant, mais je crois, à présent, que ces cailloux de la curiosité furent pour lui comme autant de lapidations qui ajoutèrent la frayeur ancestrale à sa peine déjà lourde.

L'année de nos treize ans, Witold n'eut pas de répit. J'avais peine à me souvenir de son éclatant sourire, en contemplant ses traits bouffis, ses yeux vitreux, son visage angoissé. Même la présence de Samuel ne l'animait plus. Un soir d'avril, à notre retour du collège, Clara nous attendait devant la porte du jardin. Witold n'était plus, il avait mis fin à son existence de paria.

J'ai tenté, en vain, depuis, de chasser de mon esprit les heures tristes qui suivirent. Clara ne quittait pas la cuisine de ma mère et mon père se taisait. Tout le quartier jetait, sur nos maisons, des regards indiscrets mêlés de compassion. Peu de temps après, Clara et Melka durent partir. Clara n'appartenait pas à l'usine, la famille des Wollbach n'était plus la sienne. Mon chagrin était si grand, le jour de leur départ, que je me cachai. Je vis le camion de déménagement s'éloigner sans avoir dit au

revoir à ma sœur aux yeux pâles.

Nous ne reparlâmes plus jamais du loup-garou, dans le quartier et je réappris progressivement à dormir dans le silence insolite de ma chambre. La maison de Melka resta inoccupée plusieurs années et plus personne ne vint scruter les ombres derrière les rideaux ou jeter des graviers à la nuit tombée. L'usine déclinait et n'embauchait plus. Au contraire, l'aïeul omnipotent congédiait ses enfants. Notre vaste famille se racornit peu à peu. Henri passa nous dire adieu, un matin, à l'heure du café. Incapable de prononcer un mot, je le suivis dans le jardin, en pyjama, pour regarder le camion de déménagement stationné dans notre rue. Debout, l'un en face de l'autre, nous pleurâmes comme deux idiots et je songeai à Melka qui n'avait même pas eu mes larmes pour l'accompagner. Puis ce fut au tour de Lise et Richard de partir. Leur père avait trouvé de l'embauche chez un faïencier de Limoges. Jonas fit une grande fête triste, dans son jardin, à la veille du départ.

- Arthur, répétait-il confiant, dès que je serai dans la place, je vous chercherai un poste. Il y a toujours du travail pour un type comme vous.

Mon père, silencieux, sirotait son champagne. De temps à autre, je surprenais son regard perdu sur les volets clos de Witold et il me semble que nous partagions la même peine indicible.

Nous quittâmes à notre tour le quartier, quelques années plus tard. L'usine fermait, l'aïeul nous avait trahi. Il était parti au fin fond de l'Asie, distribuer ses largesses à des enfants qui ignoraient tout de Saint Nicolas. Il n'y avait plus de Wollbach et personne pour regretter notre départ.

Au terme de mes études, j'accrochai avec fierté ma plaque de psychiatre dans un des plus beaux quartiers de Metz. Je n'ai jamais douté que la fréquentation assidue d'un loup-garou fût à l'origine de ce choix. Je menais une existence tranquille, à l'abri des besoins matériels.

Quelques années s'écoulèrent et je revis Melka. Je retombai immédiatement sous le charme de ses mains graciles, de sa peau laiteuse. Il y avait quelque chose de différent, en elle, quelque chose de guindé et de réservé que j'aurais dû décrypter, mais je m'égarais dans ses yeux pâles dont la fixité rêveuse m'était si familière. Durant plusieurs semaines, nous nous retrouvâmes chaque soir pour arpenter les quais de la Moselle, presque sans parole. En me rendant à nos rendez-vous, je ressentais, au creux de moi, une étrange appréhension, une tension de tout mon être que je rattachais, habituellement, à l'anxiété de la fin du jour. Décidément, je n'étais pas tout à fait débarrassé de cette crainte de la nuit que la lycanthropie

de notre voisin avait instillée en moi et je recommençais à dormir mal.

Tout à mon bonheur de revoir cette sœur fascinante, je ne la questionnais pas. Je n'avais pas envie de savoir qu'elle avait vécu sans moi, que ses pas avaient foulé d'autres rues que la nôtre. Nous marchions, côte à côte, dans le silence de nos souvenirs et lorsque je croisais son regard, je croyais y lire la tristesse et l'effroi de ces nuits sans sommeil où les rugissements du loup-garou résonnaient à travers la cloison. Je prenais sa main, en toute amitié, comme au temps d'une certaine robe de chambre rose. Elle se laissait faire et, au fil des jours, je sentis que notre camaraderie faisait place à quelque chose de moins fraternel et de plus troublant, quelque chose qui bouleversait ma vie d'homme. J'ignorais tout de ce qu'elle était devenue, je ne savais qu'une chose, son destin collait au mien. Elle était mon passé, mon présent et mon avenir et rien d'autre ne comptait que ses doigts enlacés autour des miens. J'étais résolu à partager sa vie et cherchais le moment opportun pour le lui dire. Elle dut le deviner, car, alors que nous contemplions les reflets des hôtels particuliers sur les eaux sombres, elle rompit le silence.

- J'en suis un... dit-elle doucement, sans me regarder.

J'hésitai à comprendre. S'arrachant, comme à regret, du parapet, elle fouilla dans son sac et me tendit une feuille de papier.

Je la pris et la dépliai. C'était une ordonnance à son nom, signée d'un confrère. Exactement le traitement que j'aurais prescrit pour un loup-garou. Je contemplai la rivière, assommé.

- Maintenant, tu sais, conclut-elle avec, dans le regard, cette gravité héritée de Witold.

Je savais. Nous ne nous revîmes pas et, lâchement, j'égarai son numéro.

ATHÉMISME

Régine Balaton

nue, sous le drap du monde piquant mes lèvres, braise brûlant mon ventre, nuit mes yeux.
ton souffle est un adieu qui se partage, les bruits du monde se partagent les cieux.
amen, brune d'oracle jour à tes jambes, opposées d'aurores.
nuit jour à mes yeux nus, j'ai renoncé encore au sommeil, aux paupières de gouaches intenses, j'ai renoncé aux silences, abandonnés, au battements de
jouir encore, aux renoncements, aux bruits dans la salle de bain, dans la douche de mon aurore.
accepte, n'oublie pas, vergogne, déverrouille.
nuire encore, aux déracinements, aux fruits dans la balle de seins, dans la bouche de mon sort.
amour, n'oublie pas que je t'ai trouvé et que je te tiens.
que je ploierai mon langage jusqu'à mourir, si tu oublies.
je n'ai pas choisi, je mène mes lunes aux socles des hampes, il se passe, toujours aussi peu, dans la rue de mon acte simple.
ne crois jamais, toi nue, que c'est fini.
que le socle du monde tombe monderait si c'est fini.
que la balise simple à fleur de poitrine, rutilante, fâne.
pâlerait, d'oubli qu'encre aux mères meurtries, aux lèvres, soulevées si faciles mères lancinantes d'oubli, qui encore mène pâle au même, au retour partagé.
voix : prosternation de lèvres, rêve si courant qu'éperdu, regard de corps.
au toucher de ma langue le drap de ton ventre est tombé, une autre fois t'exerceras à remonter, il y a les marches, les murs, les orangers.
là s'est fondu une fois l'esprit qui t'a porté, une morte soufflait dans mon œil, ravivant l'immonde qui n'est pas toi.
je n'ai pas choisi de t'apporter mon corps, me préférer.
il y a d'abord eu ton nom, que j'ai porté dans le secret du grand dessein de Dieu.
ta voix, c'était le saut d'une pierre m'oubliant, ta main, c'était mon sang.
je tiendrai ma promesse et l'esprit me sera personne double au visage, à jamais marqué d'heure.
de nuage.
je réfuterai tant que tiendra mon nom toute étoile.
ne crois pas, jamais, toi nue, que c'est fini.
écarquille, bouge, ne rougis pas, accepte.
la prière de l'ancien ange du moi remue, déceptive à souhait d'amour, lorgne à creux de cuisse s' imagine.
la dernière gorgée du moi tiendra lieu d'ange, si la pénurie est jugée telle par l'assemblée des croyants, que nulle remontrance filtrée ne rattrapera le mort.
quand s'en allant, du pas des sages, vers le dernier crachat de foudre des innocents, fusillés de rage oubliée, se mue en survivance l'aube.
son sort accroché au canon de ma tempe, le ciel du bas échangé.
tant que durera ta mort.
s'accompliront mystères.

Le jardin de Prague

Antoine Bargel

Nous venions de faire l'amour. P. était dans la salle de bain, j'entendais l'eau de la douche cascader. Allongé sur le lit, la tête soutenue par un oreiller, je plissais les yeux en essayant de revoir, dans les motifs de la tenture noire qui couvrait la fenêtre, la tête de chien qui s'y trouvait la veille. Peine perdue, ce n'étaient plus que courbes insignifiantes. Quelques rayons de soleil s'immiscaient aux plis du tissu, de la poussière volait. Le ventilateur balayait la sueur sur ma peau en petits frissons réguliers et je me réfugiai sous le drap et le couvre-lit pesant bienfaisant. Dans la rue, une voix d'enfant appelait mon prénom.

La couverture disait bien *Le jardin de Prague*. Autour de moi la librairie fumait des cigarettes et des cafés des lettrés de Porto. Mon dos touchait la rampe de l'escalier de bois rouge et luisant, dont la double circonvolution semblait se prolonger dans le violoncelle opalin du vitrail en surplomb. Je rouvris l'ouvrage relié de cuir brun où ma main s'était posée: après la première page creusée de ridules jaunes, une structure rectangulaire répétait le titre, accompagné de la mention "Cercle International d'Hykothymologie" et de la date, 1939.

Au hasard, dans le second quart du livre : P. était assise déjà, tournant le dos à la place et à la fontaine où une jeune femme trempait son regard. Je l'observais; elle hésitait à nous rejoindre, comme si nous n'avions pas prévu tous les trois de nous retrouver là à cette heure. J'étais debout, j'arrangeais les chaises. D'abord de façon à ce qu'elle nous fit face à tous deux, puis comme cela ne semblait pas la satisfaire, comme elle ne venait pas, en lui réservant le meilleur siège, m'inclinant vers elle avec égards. J'hésitais, elle hésitait.

Il me semblait, je sentais au plus profond de moi-même que seul le déroulement ininterrompu des mots dans mon crâne préservait l'instant de se dissoudre dans le néant des rêves oubliés. J'avais conscience à la fois du risque que s'interrompe le flot du texte en moi et de son inéluctabilité foncière : que le mouvement de cette écriture mentale me dépassait absolument. Cependant dominait un sentiment de fragilité qui faisait mon âme se suspendre au fil des mots.

Elle hésitait, elle croyait que c'était trop cher de

s'asseoir à cette terrasse de café et mes mouvements de chaise étaient pour la convaincre qu'il n'en était rien. Je connaissais son amour pour P. et m'étonnais m'émerveillais de cette pudeur subite et apparemment financière.

Je refermai le livre un moment - la musique changeait, s'obscurcissait à mesure que diminuait la lumière du soir - puis le rouvris une troisième fois et me plongeai à nouveau dans la lecture.

Allant pour sortir, j'aperçus en contrebas, à demi cachée par l'embrasure de la porte, une femme échevelée qui levait par-dessus sa tête ce couteau de boucher à large lame, que l'on appelle feuille, ou fendoir ou hache selon les provinces de France, prête à l'abattre sur quelqu'un dont on ne voyait que les mains, qui l'agrippaient. Faisant un pas, sur le perron de pierre grise, je les vis pleinement, et l'homme dont les mains enlevèrent la furie avec facilité, sans toucher le sol ni que la feuille tombât il l'envola dans ses bras et tous deux disparurent dans une rue étroite.

Je descendis les marches, atterris sur les pavés de la rue. Le livre, *Le jardin de Prague*, était dans mon sac, sans que je me souvienne l'avoir acheté : malgré mes efforts, je me heurtai à une absence de mémoire, comme une absence de fait jusqu'à cette réalité du livre qui était mien. La rue grise, les murs gris bifurquaient vers la droite en une pente facile à suivre. En bas, la place était paisible, la fontaine inchangée. En face de moi, assis à la même table, étaient assis P. et son père. Le père de P. était peintre, dont je connaissais les parcours mystiques passés à l'œuvre protéiforme. Je sortis le livre de mon sac et le lui tendis par-dessus la table, en lui demandant s'il connaissait *Le jardin de Prague*. Il blêmit ; comparé à son chuchotement grave, le ton avec lequel j'avais posé ma question était celui d'un jeune con arrogant, qui parle fort de ce qu'il ne connaît pas.

« - Où as-tu trouvé cela ? »

Il savait apparemment de quoi il s'agissait, mais retournait l'ouvrage entre ses mains, incrédule. Je ne savais que lui répondre. J'aurais voulu lui parler de ce rêve que j'avais eu, des années auparavant, de ce recueil de partitions vu dans un magasin et que dans mon sommeil j'ouvrais, y découvrais des pages fulgurantes d'une musique semblable à nulle autre par les siècles des siècles précédents. Mais j'avais tout oublié des notes au réveil, à mon intense désespoir, et il ne me restait de ce génie inaccessible qu'un souvenir, que je n'aurais su lui expliquer.

Je rentrais chez moi, par une galerie marchande au sol de faux marbre blanc veiné de gris. Tous les magasins étaient fermés, il n'y avait, affalés dans les coins sales ou debout par groupes discutant, que des hommes à l'aspect de fous ou de clochards qui me regardaient juste assez pour me rendre nerveux. Sur ma gauche cheminait

un hirsute barbu à la voix éraillée qui clamait : «ADDITUM FABULAE EST. EOSDEM DRACONE, E PULVINO SE PROFERENTE, CONTERRITOS REFUGISSE.» Puis je vis une porte d'où provenait une lumière blanche; je vis mon corps qui marchait vers elle, mon corps avançait devant moi, s'éloignant : oscillant et tanguant autour d'une ligne imaginaire. J'entendais au loin les voix de deux femmes : elles parlaient d'un voyage en quête d'un paradis artificiel, dont la clef était détenue seulement par les sorciers de ces tribus indigènes, qui habitaient une terre reculée, brassée d'arbres et d'un fleuve bouillant de couleurs arides. Le corps progressait toujours, jusqu'à ce que l'épaule droite heurte violemment le chambranle de la porte et qu'il disparaisse en une chute muette.

Dehors à ma surprise il faisait nuit. Un feu brûlait dans un bidon noir, un groupe d'une dizaine de personnes s'y réchauffait. Sur les murs des affiches mi-noires mi-rouges annonçaient une pièce de théâtre intitulée *La Révolution*. Le spectacle venait de s'achever, le public sortait d'une porte de métal sombre et s'amassait sur les côtés, en attente. Puis l'Auteur parut : petit, les lunettes rondes parant un visage mâché de douleurs pâles, d'où sortaient les yeux luisant des reflets du feu.

Sur un terrain vague, dont la terre sèche était parsemée de paille, couraient un homme et une femme dont les chaussures de sport étaient en feu. En voix OFF d'informations télévisées :

«La multiplication de ces courses-suicide est une source d'inquiétude croissante pour les autorités. Des groupes d'individus se réunissent en l'absence manifeste d'organisation pour des courses chaotiques et mortelles à travers la ville.»

Je contournai le terrain vague par la gauche, longeant une route déserte. Le couple s'éloignait dans la nuit, toujours courant.

«Hier un homme est mort après avoir été poursuivi pendant des heures par deux cent femmes en furie. En l'attente du diagnostic des experts gouvernementaux, il semble que la cause du décès ait été l'épuisement.»

Allongé sur un tapis de laine blanche, au-dessus de ma tête un chat noir ronronnait des yeux et derrière lui mon regard se prolongeait jusqu'aux yeux bleus de P. enfant. Je jouais intérieurement une mélodie en octaves, tournant autour du la bémol; en mon esprit ma main confondait le clavier d'un piano et le chat - je jouais pour ainsi dire à l'intérieur du chat. La mélodie était le chat, s'interrompt un instant - j'interrompis la mélodie car j'avais oublié la suite, qui était la mère de P.

«- Je suis désolé que ta mère sois morte.» lui dis-je, mais elle ne se souvenait pas non plus des notes de sa mère morte.

Puis me saisit une douleur au talon, insoutenable, je me tordais sur moi-même et hurlais, me débattais sans que la douleur - cesse enfin, je me réveillai - mon chat me mordait le pied comme souvent au matin - sous le couvre-lit pesant bienfaisant.

Je refermai le livre et le reposai.

Le Carrosse est une publication bimestrielle gratuite de La Cinquième Roue.

Pour s'abonner, il suffit d'envoyer un mail ayant pour objet «Abonnement» à l'adresse ci-dessus :

lecarrosse@cinquiemeroue.com

Pour vous désabonner, envoyez un mail à la même adresse avec pour objet «Désabonnement».

La Cinquième Roue est une jeune maison d'édition sous forme associative qui se propose de publier et de diffuser des auteurs talentueux souvent inconnus de nos contemporains.

Si vous souhaitez obtenir plus d'informations sur nos publications, nos activités et/ou soutenir notre action - notamment en devenant membre de l'association - n'hésitez pas à nous contacter à l'adresse suivante :

**La Cinquième Roue
47, boulevard Arago
75013 - Paris**

ou sur le site internet : **www.cinquiemeroue.com**

Directeur de rédaction : Antoine Bargel
Secrétaire de rédaction : Arnaud Desvignes
Directeur technique : Brice-Alban Roualec

